65

THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1325



LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU





Bibliothèque
de
l'État

vaud la Surprise

LE TEMS MARCHE EN SILENCE,

AMUSEMENT DRAMATIQUE ET ALLÉGORIQUE

EN VERS ET EN DEUX ACTES;

DÉDIÉ AUX DÉFENSEURS DE LA LIBERTÉ.



PERSONNAGES.

AJAX, Citoyen.
COURAGEUX, *idem.*
VAILLANT, *idem.*
LOUBLIÉ, Prisonnier d'État depuis trente ans.
NÉRON, Gouverneur de la prison d'État.
LARAMÉE, vieux Invalide, dans la prison d'État.
MARTIR, *idem.*
CERBER, Geolier de la prison d'État.
LOURS, *idem.*
LUTILE, Valet d'Ajax.
LECOCQ, Confident de Néron.
TROUPE DE CITOYENS.
SUITE DE NÉRON.

Les premières Scènes se passent vis-à-vis la prison d'État, & les autres dans la prison, où il doit y avoir une table, un banc & une fontaine.

LE TEMS
MARCHE EN SILENCE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

AJAX, COURAGEUX, VAILLANT, Troupe de Citoyens.

VAILLANT.

Si nous voulons changer notre loi trop antique,
Songeons à nous armer pour la chose publique.

AJAX.

Si ces cruels tyrans s'irritent contre nous,
C'est sur eux qu'il nous faut porter les premiers coups.
Chers Français! si le tems fait marcher en silence,
Sachez que nous aurons un sauveur pour la France;
Si des lois ont rendu le peuple souverain,
Tôt ou tard un parjure arrive à son dessein:
Il croit de triompher, & sa moitié sa ouche,
Sachant que ses sermens n'ont point passé sa bouche;
Son cœur nourri sa rage, & ses pouvoirs sur lui,
Ont causé tous les maux de la France aujourd'hui.

COURAGEUX.

Si nous ne rompons pas les projets du monarque,
La ville est sur le point d'essuyer une attaque.

VAILLANT.

Quiconque, pour son bien, cherche à faire du mal,
Doit s'attendre à périr par un revers fatal.

COURAGEUX.

Déjà près de la ville un corps d'infanterie
Semble nous menacer de ſon artillerie.

AJAX.

Nous allons aujourd'hui mettre ordre à cette erreur;
Un ſoldat n'a jamais profané ſa valeur:
Il eſt né citoyen, il a l'ame guerrière;
Mais ſon bras n'eſt point fait pour immoler ſon père.
Banniſſez ces ſoupçons, & ſachez qu'un ſoldat
Sait venger ſa patrie auſſi bien que l'état:
Et le plus turbulent, à qui le bien commande,
A toujours évité..... la moindre réprimande.
Les ſoldats ſont humains, les ſoldats ſont ſoumis,
Ne les ſoupçonnez pas d'être nos ennemis.
Tendons-leur tous les bras.... car le plus intrépide,
Autant qu'intelligent, leur ſert à tous de guide.

VAILLANT.

C'eſt juſte; & ſi la paix règne bien entre nous,
Nous ſerons les vainqueurs en dépit des jaloux:
Mais il faut, pour le bien, agir avec prudence.

AJAX.

Vaillant, il faut encore beaucoup d'intelligence;
Car il faut à préſent convenir entre nous,
D'une heure pour nous voir, & de trois rendez-vous.
Le premier en ces lieux, un autre à Saint-Magloire,
Le troiſième ſera tout près de l'Oratoire;
A midi moins un quart, nous nous y rendrons tous.

COURAGEUX.

Nous n'y manquerons pas;

AJAX.

Je compte en tout ſur vous.
Il s'agit promptement de nous trouver des armes.
Si notre liberté nous cauſe des alarmes,
Nous formerons demain ſoixante bataillons.

VAILLANT.

Je vais, pour commencer, trouver douze canons.

AJAX.

Pour voir les citoyens de cette capitale,
On va, dans un moment, battre la générale.

COURAGEUX.

Nous allons, cher Ajax, raſſembler nos amis.

AJAX.

Quant à moi je tiendrai tout ce que j'ai promis.

[*Ils ſortent*].

SCÈNE II.me

AJAX, *ſeul.*

Qu'ils ſont intéreſſans!

SCÈNE III.me

AJAX, LUTILE.

LUTILE.

Je vous annonce un traître.

AJAX.

Je vais, pour notre bien, apprendre à le connaître.

LUTILE.

Puis-je le faire entrer?

AJAX.

Oui... comme tu voudras.

[*Lutile ſort*].

SCÈNE IV.me

AJAX, NÉRON & sa suite

NÉRON, *à part.*

L'attitude d'Ajax prouve son embarras.
Haut. Je viens, mon cher Ajax, dans un moment propice ;
Réclamer en ces lieux toute votre justice.
Déjà par vos talens vous êtes respecté.

AJAX.

Que dites-vous ?

NÉRON.

J'ai dit la pure vérité.

AJAX, *à part.*

Réclamer ma justice ! Ah ! quel ton d'ironie !

NÉRON.

Je suis, tout comme vous, utile à la patrie.
Le peuple vous estime, & tous vos droits sur lui,
Adouciront ses maux, devenant notre appui.

AJAX.

En me parlant ainsi, que voulez-vous prétendre ?

NÉRON.

Un signal, entre nous, doit suffire & s'entendre.

AJAX, *avec humeur.*

Êtes-vous du complot de ces certains prélats,
Que l'on peut comparer aux plus grands scélérats ?
Ces êtres qu'en tous lieux aimant le fanatisme,
Afin de soutenir les droits du despotisme,
Ces êtres si pieux, en cachant leur couroux,
Qu'on ne pouvait parler autrefois qu'à genoux.
Bénissant par coutume un peuple respectable,
Qui leur sert de risée étant ensemble à table.
Qu'avez-vous à répon dre ?

NÉRON, *à part.*

Eſt-ce aſſez moutrager?
Il ne faut pas encore chercher à me venger:
Haut. Si mon ſilence, Ajax, en ces lieux vous étonne,
C'eſt que j'ai reſpecté votre juſte perſonne;
Quand on a la candeur égale à la vertu
On peut mettre en uſage un pouvoir abſolu.....
Si je prends avec vous une telle licence
Ne me regardez pas d'un air d'indifférence:
Ces momens avec vous me ſont ſi précieux.
A part. Mais ne pourroit-on pas m'obſerver en ces lieux?

AJAX, *d'un ton plus doux.*

Puis-je ſavoir en quoi je puis vous être utile?

NERON, *avec confiance.*

Ajax, vous pouvez tout, & rien n'eſt plus facile;
Votre extrême franchiſe eſt un mal que je crains;
Nous ſavons que nos droits ſont bien entre vos mains:
On ne ſe connaît plus, la France eſt en déſordre.

AJAX.

Nous eſpérons bientôt la remettre en bon ordre.

NÉRON.

Chacun veut commander; l'homme le plus ſoumis,
Devient, ſans le ſavoir, un de nos ennemis.
Je ſais que, pour le bien, chacun vous environne;
Connaiſſant en tout point le détail qu'on vous donne:
Bref..... vous pouvez jouir de tout votre pouvoir,
Faiſant notre bonheur, qui peut vous décevoir?

AJAX.

Mon bonheur eſt de voir le peuple heureux & libre.

NÉRON.

Votre deſir, Ajax, tient bien peu l'équillibre;
Et ſi le contre-poids tombe du bon côté,
N'ayez aucun eſpoir ſur votre liberté.

Un peuple ſans raiſon, ſortant de l'indigence,
Profâne le ſerment & la reconnaiſſance ;
Et ſous l'eſpoir de voir la conſtitution,
On n'entend que chanter, VIVE LA NATION!

AJAX, *avec beaucoup d'humeur.*

Comment vous n'aimez pas la gaîté citoyenne?

NÉRON, *d'un ton d'ironie.*

La gaîté qui vous flatte eſt égale à la mienne.

AJAX.

Tu croyois me gagner, maudit conſpirateur!
Je viens de dévoiler la haine de ton cœur.

NÉRON, *à part.*

Mon eſprit eſt troublé....

AJAX.

Ta ruſe enchantereſſe,
Ne me fera jamais manquer à ma promeſſe;
Déteſtable Néron! être dénaturé!
Apprends que ton ſupplice eſt déjà préparé;
Crois-moi, n'ignore plus que la France eſt armée,
Et déjà contre toi la mêche eſt allumée:
Si tu vois en ces lieux le jour ſur ſon déclin,
Tu verras les Français les armes à la main.
Je veux t'apprendre encore que nos troupes bourgeoiſes,
Vont avoir pour appui tous nos gardes-françaiſes;
Ils ſe ſignaleront pour le bien des Français;
Et toi, tu périras par tes cruels projets.
Mais as-tu plus de droit qu'un autre ſur la terre?
Si tu t'es ſignalé dans la dernière guerre;
Tout homme en pareil cas ne fait que ſon devoir.
Puiſque je ne peux pas m'éviter de te voir;
Attends ton jugement, attends ta dernière heure,
Après tu reſteras dans ta ſombre demeure.
Cependant ſi tu veux ſuivre encore mon avis,
Crois-moi, ne reſte pas dans ce charmant pays;
Va te mettre en chemin, va dire à ta patrie,
Qu'elle te donne un cœur & une ame attendrie.

Si quelqu'un te connoîs du nombre des humains,
C'eſt qu'il eſt ignorant de tes lâches deſſeins.

NÉRON.

Quoi ! vous me regardez ?

AJAX.

Pour un lâche & un traître.

NÉRON.

Vous pourriez-bien, Ajax, apprendre à me connaître.

AJAX.

Sois né Turc ou Gêonis, ou même Phrigien,
Tu ne ſeras jamais qu'un mauvais citoyen.

NÉRON.

Savez-vous à quel point peut s'étendre ma haine ?

AJAX.

La mienne, à ton égard, va plus loin que la tienne.

NÉRON.

C'eſt ce qu'il faut ſavoir :

AJAX.

Et toi de le prouver.

SCÈNE V.me

AJAX, NÉRON, LECOCQ.

LECOCQ, *à part à Néron.*

Il vous faut au plutôt chercher à vous ſauver.

NÉRON, *avec inquiétude.*

Que dis-tu ? parle-donc ?

LECOCQ.

Toute la bourgeoiſie
Pourroit bien cette nuit tenter à votre vie.

NÉRON.

Tais-toi, j'en fais assez : ma vie est en danger.
Lecocq, j'ai des moyens pour me dédommager,
Je leur ferai connaître à quel point ma vengeance,
Fera couler le sang du mortel qui m'offense;
Haut. Je vous conseille, Ajax, d'abandonner ces lieux.

AJAX.

J'en devine la cause en lisant dans tes yeux.

NÉRON.

Je vais me renfermer, le tems fera le reste.

[*Il rentre avec Lecocq dans le fort.*]

SCÈNE VI.me

AJAX, *seul.*

Le voilà donc rentré dans ce séjour funeste ;
Si jamais leurs canons sont braqués sur Paris,
Cela va, pour un bien, émouvoir les esprits;
Faut-il que cette ville, où règne l'abondance,
Se trouve sur le point d'être dans l'indigence :
J'entends quelqu'un.

SCÈNE VII.me

AJAX, COURAGEUX, VAILLANT, troupe de citoyens.

AJAX.

Amis, quel ordre apportez-vous?

VAILLANT.

Nous allons tous partir pour notre rendez-vous;
Comme on ignore encore la fin de la journée,
Nous aurons pour ce soir la ville illuminée.
Le peuple est en courroux; on voit de toutes parts,
Regarder en horreur ce fort & ses remparts.

COURAGEUX, *d'un ton de fermeté.*

Il faudra aujourd'hui, par force ou par adreſſe,
Nous rendre les vainqueurs de cette forteresſe.

VAILLANT.

Ne nous flattons de rien, ce fort eſt important.

AJAX.

Nous nous y rendrons tous, ce ſoir, tambour battant.

UN VIEUX CITOYEN.

Après avoir ſervi vingt ans dans la marine,
Sachez que je connais l'emploi d'une faſcine...

AJAX.

Il faut en faire uſage avant de le ſavoir;
En tout, un vrai ſoldat ſait remplir ſon devoir.
Si nous voulons un jour rendre la France heureuſe,
Tachons de conſerver l'union Belliqueuſe :
Car le bruit infernal de ces canons d'airain,
A ſouvent fait trembler le plus vieux fantaſſin.

UN JEUNE CITOYEN, [*ôtant ſon chapeau, ayant lui ſeul une cocarde.*]

Quant à moi, j'ai monté pendant huit ans la garde :
Mais, comment trouvez-vous ma nouvelle cocarde ?

AJAX.

Très-belle; adoptons-là ?

COURAGEUX.

Pour moi je le veux bien.

AJAX.

Qu'elle ſoit le ſignal de chaque citoyen.

[*Ici on voit un drapeau au-deſſus du fort.*]

En voulant m'acquitter du ſoin qui nous regarde,
Il faut de ce local en faire un corps-de-garde.

VAILLANT.

Rien n'eſt plus juſte.

AJAX.

Amis ! cette rare union
Doit nous faire chanter : VIVE LA NATION !

[*On cri VIVE LA NATION.*]

Que je ſuis ſatisfait ! ô peuple reſpectable !
Prêtons devant le ciel ce ſerment mémorable :
VIVRE LIBRE OU MOURIR ; c'eſt notre volonté.
L'accord ſecondera notre intrépidité.

[*Enſuite*, Allons enfans de la patrie.....]

Les citoyens ſortent. Il reſte ſur la ſcène une ſentinelle ; un inſtant après il vient une patrouille de cinq hommes avec un tambour. La ſentinelle crie : Qui vive ? *Le citoyen qui commande la patrouille répond :* La patrouille. *La ſentinelle dit :* Il faut le mot de raliement. *Le commandant de la patrouille répond :* Saint Pantaléon & Saragoſſe. *La ſentinelle :* Paſſez. *Le commandant de la patrouille :* Rien de nouveau ? *La ſentinelle répond :* Non ; mais on en attend. *La patrouille ſort tambour battant. Un inſtant après une autre patrouille revient ſans tambour, la ſentinelle crie :* Qui vive ? *Le commandant de la patrouille, qui doit avoir l'accent allemand, répond :* Letre paſtrouille. *La ſentinelle répond :* Il faut le mot de raliement ? Cent bataillonne dans ine carroſſe. *La ſentinelle répond, en armant ſon arme :* Vous ne paſſerez pas, le carroſſe eſt trop grand. *La patrouille retourne.*

Fin du premier Acte.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LARAMÉE, MARTIR.

LARAMÉE, *un peu ivre.*

Sous le harnois de Mars depuis quarante-quatre,
On veut contre mon sang me forcer à me battre;
Sur le point d'arriver aux portes du trépas,
Faut-il toujours nous voir avec notre arme au bras;
Devrait-il m'en coûter dans une heure la vie,
Je désobéirai pour servir ma patrie.

MARTIR.

Laramée, oses-tu ?....

LARAMÉE.

Tel est mon sentiment.
Je te dis que je veux manquer à mon serment.
Apprends, mon cher ami, que tu ne dois connaître
Que Dieu pour ton salut & la Loi pour ton maître.

MARTIR.

Je connais mon devoir.

LARAMÉE.

Le tems passé n'est plus.
Tu sais qu'on va bientôt supprimer les abus:
De plus, tu dois savoir que le patriotisme
Peut à présent lutter contre le despotisme.

MARTIR.

Qui compte sans son hôte aime à compter deux fois.

LARAMÉE.

Si tu pouvais prévoir tout ce que je prévois;

Avec humeur.

Comment tu ſouffrirais qu'on canonne une ville,
Où nous vivons heureux ? *A part.* Cet homme eſt imbécile.

MARTIR.

Mon ami ! ſi je viens d'interroger ton cœur,
Excuſe un vieux ſoldat qui connaît ta valeur.

LARAMÉE.

Martir, qu'oſes-tu dire ? Apprends donc qu'une excuſe
Se fait par un flatteur pour lui ſervir de ruſe.

MARTIR.

C'eſt vrai....

LARAMÉE.

Voilà trente ans que nous nous connaiſſons ;
Nous étions à Strasbourg au rang des bons lurons :
Tu dois avoir connu ce grenadier ſévère,
Qui perdit ſon bras dans la dernière affaire ?

MARTIR.

Il étoit amuſant.

LARAMÉE.

Un jour dans un banquet
Il nous a bien fait rire avec un fréluquet ;
Ce fréluquet lui dit, d'un ton fait pour déplaire,
Vous vous êtes battu la campagne dernière ?
Ce grenadier répond : c'eſt le ſort des guerriers ;
Et voici comme on fait la moiſſon des lauriers :
A vaincre ſans danger, à ce que dit l'hiſtoire,
C'eſt porter des lauriers ſans en avoir la gloire.
Le premier feu nous forme ; il s'agit maintenant,
De vous parler ſans fard, pour vous rendre ſavant :
On forme un plan d'attaque ; on marche avec ſilence ;
Et voici le moment où l'on entre en cadence.
La bale, ſans égard, ſortant d'un mouſqueton,
Nous careſſe la tête ainſi que le menton ;
Un autre c'eſt le bras, la cuiſſe ou bien l'oreille ;
L'un voudroit du combat être encore à la veille :
Nos braves canonniers, avec un ſeul canon,

Iroient pour notre bien interrompre Pluton.
Mais ce corps intrépide, utile à la patrie,
Aime mieux la défendre au péril de sa vie.
Le feu de nos canons, & la charge à grands pas,
Font toujours le succès de nos sanglans combats.
Le général disant : ..... Sapeurs prenez vos haches,
Et vous, nos grenadiers, soutenez vos moustaches.
Et vous, chers fantassins, que la gloire conduit,
Battez-vous bien le jour & gardez-vous la nuit.
Pour bien se garantir des éclats d'une bombe,
On a le ventre à terre au moment qu'elle tombe;
Elle éclate; on se lève; on rentre dans son rang:
Tout d'un coup, un boulet vous chatouille le flanc.
Un officier me : dit pour moi, mon camarade;
J'escamotte un boulet, tout comme une muscade,
Après m'avoir tenu ce risible discours,
La muscade aussitôt nous tua trois tambours;
La muscade en fureur traverse la prairie,
Pour emporter le nez d'un marchand d'eau-de-vie.
Nos braves cavaliers, nos dragons & chasseurs,
Se signalent pour être au rang des défenseurs.
Nos hussards animés, l'un tire & l'autre taille?
Et un instant après nous gagnons la bataille?
C'est bien-là qu'on connaît la valeur des soldats.
Le héros d'un coup d'œil remarque un faible pas.
Un soldat est beaucoup, quand il sait se connaître;
Le nom ne suffit pas, c'est le tout que de l'être.
Le Français est content, sa gloire & sa fierté,
Font briller sur son front son intrépidité;
On entend les tambours, ainsi que la trompette,
Pour célébrer le jour d'une heureuse conquête.
L'un parle du combat, un autre d'un côté,
Trinque avec son voisin & boit à sa santé.
On respire un moment; sans aimer le pillage:
On visite les morts & même un équipage.
Et moi, pour profiter d'un si joli butin,
Un boulet m'emporta mon bras dans un ravin:
L'hôpital aussitôt me fût si nécessaire,
Que l'on m'y transporta dessus une civière.

MARTIN.

C'est un coup malheureux.

LARAMÉE.

Laisse-moi du combat
T'en exprimer encore un autre résultat :
Un hussard lestement s'éloigne de la foule,
Dans le premier village, il vous sabre une poule,
Dans une cheminée il décroche un jambon,
Et sans perdre de tems il attrape un mouton.
Un autre dans la cave instruit de sa besogne,
Vous boit sans se gêner du bon vin de Bourgogne,
Il vous casse trois pots, pour un seul cornichon,
Il en goûte en disant : nix, nix, nix, nix, pas bon.

MARTIR.

Cependant un hussard n'est pas bien difficile.

SCÈNE II.me

LES PRÉCÉDENS, LOURS.

LOURS.

Je ne pourrais jamais être un moment tranquille ;
J'ai toujours dans mes mains des clefs ou des verroux :
Martir, le gouverneur murmure contre vous.

MARTIR, *avec humeur.*

Murmurer contre moi, mille nom d'une bombe,
Faut-il me voir esclave aussi près de ma tombe.

LOURS.

Mes amis, avec vous je parle sans détour,
Nous aurons du fracas avant la fin du jour.

MARTIR.

Je ne le sais que trop.

LARAMÉE.

Nous n'y pouvons rien faire,
Si Néron, n'avait pas le cœur si téméraire.
Ce fort seroit rendu.

LOURS.

LOURS.

J'entends le gouverneur.

LARAMÉE.

Martir délivrons-nous de sa mauvaise humeur.

[*Ils rentrent.*]

SCÈNE III.me

LOURS, LOUBLIÉ, dans sa prison.

LOURS.

On va donc de ce fort en commencer le siège ?
Le Français ne voit pas qu'on veut lui tendre un piège.

[*Il sort une bouteille de vin de sa poche avec un verre.*]

Pendant que je suis seul, je vais de ce flacon,
En boire un petit verre, ôtons-en le bouchon.

[*Il verse & boit*]

Encore un petit coup, [*il verse.*] voyez comme il pétille.

[*Il boit.*]

Je le trouve meilleur que le sang d'une anguille ;
Pour ce remplacement la coutume est de l'eau ;
Ce breuvage est exquis pour un faible cerveau.

[*Il remplit la bouteille avec de l'eau.*]

Chacun dans son état jouit d'un avantage.
Cerbert de son côté n'en fait qu'un badinage :
D'abord cherchons la clef.

[*Il ouvre la porte de la prison & entre.*]

Vous le trouverez bon,
Car je peut vous prouver que c'est du vrai mâcon.

LOUBLIÉ, *d'une voix plaintive.*

Lours, je vous remercie.

LOURS.

Une certaine affaire
M'oblige à vous ouvrir plutôt qu'à l'ordinaire.

[*Il sort de la prison & ferme la porte en faisant beaucoup de bruit avec les verroux.*]

SCÈNE IV.me

CERBER, LOURS.

CERBER.

Lours.

LOURS.

Eh bien, que veut-tu?

CERBER.

Ton profit de tantôt,

LOURS.

Quel caprice a-tu donc?

CERBER.

Rends moi compte au plutôt,
Ou bien je te.... [*il lui montre le poing.*]

LOURS.

Tout doux, que veux-tu donc prétendre?

CERBER, *en lui montrant le poing.*

Tu veux faire le sourd, je vais te faire entendre.

LOURS.

[*Ils se montrent le poingt tous les deux, & les font tomber ensemble.*]

Sur-tout ne touche pas ; parle moi poliment.
Je veux bien partager le tout également.

CERBER.

Lours, tu feras fort bien, je sais que ta caboche
Ne se trompe jamais, pour bien remplir la poche.

LOURS.

Cerber tu deviens fou, si tu veux m'écouter,
Il nous faut tous les deux savoir nous respecter.

[*Il tire son mémoire de sa poche.*]

Je vais pour commencer te lire mon mémoire.
Trois livres que tu sais de ce dernier pour boire,
Six sols & six deniers sur ce petit jambon.
Idem, du même jour d'un gigot de mouton.
Trois livres treize sols ; voila notre partage.
Tu n'y trouverras pas un denier davantage.
A présent à, ton tour.

CERBER, *otant son mémoire de sa poche.*

C'est vrai, tu vas le voir.
Trente sols d'un souper que j'ai d'hier au soir,
De plus trente six sols & autant en promesse,
Idem, ce que tu sais le tout par mon adresse,
Dix-huit sols bien marqué sur deux flacons de vin.
Et plus bas douze sols sur huit livres de pain ;
Seize sols par hazard, soit sur l'un ou sur l'autre.

LOURS.

Il faut avec bon droit avoir chacun le nôtre.

CERBER.

Sept livres douze sols, voilà l'addition,
Sans compter quinze sols d'une commission.

LOURS.

Sur tout ne triche pas.

CERBER, *avec une extrême colère, montrant les deux poingts, ainsi que* LOURS.

Tu ne veux pas me croire
Avare, impertinent, prends garde à ta mâchoire.

LOURS.

Prends-y garde toi-même, évite mon courroux.

CERBER.

A te dire le vrai, je te croyais plus doux.

Ils font tomber leurs poingts ensemble au mot de doux.

Allons faisons la paix.

LOURS.

Va, va, je te prdonne,
Et tu n'est pas le seul qui vis de cette aumône.

Ici on entend deux coups de canon sur le fort.

CERBER.

On ented le canon.

LOURS.

Cela ne sera rien.
C'est qu'on veut nous changer le mal contre le bien.

CERBER.

S'l'ont veut m'exempter de faire la grimace,
Je cède à qui voudra tous les droits de ma place.
Enfin que prétend-t-on? le peuple & ses drapeaux,
Ferait bien mieux d'user son plomb sur des moineaux.
LOURS, regarde-moi, dirait-on à ma mine
Que j'ai sous les guidons porté la carabine?

LOURS.

Tu n'a jamais servi.

CERBER.

Le nom de la prudence
Etait mon nom de guerre au service de France.

LOURS, *A part.*

Je vais l'interroger. *Haut.* N'as-tu jamais eu peur?
A te parler franchement, je te crois déserteur.

CERBER, *A part.*

Je crois qu'il est sorcier. *Haut.* Je sais ce qu'il en coûte,
Quand on s'écarte trop de la plus belle route,
Ayant eu le malheur de déserter trois fois.
Je ne suis pas un jour sans en mordre mes doigts,
Je m'en souviens si bien que le bruit d'un feuillage
M'a fait trembler de peur la nuit dans un village.
Toujours l'esprit troublé, le plus souvent sans pain,
Voilà d'un déserteur le plus cruel destin;
On marche à l'aventure on traverse une plaine:
On cherche à s'arrêter au bord d'une fontaine,
Un cavalier s'avance en disant, halte-là?
A force de chercher à la fin, vous voilà.
On prouve un répentir, lestement on s'échape.
Un autre au grand galop aussitôt vous ratrappe,
Alors il faut se rendre; on arrive en prison,
Où l'on est aussi bien qu'au derrière d'un buisson,

Prévoyant que la loi ne m'aurait point fait grâce.
J'ai reçu mon pardon, en acceptant ma place.

LOURS.

C'eſt réuſſir au mieux tu vois que ton malheur,
T'a donne ie moyen de faire ton bouheur.

[*On entend deux coups de canon.*]

Ma foi retirons-nous, un boulet en colère,
Frappe auſſi vite ici, que deſſus la frontière.

[*Ils rentrent.*]

SCÈNE V.me

LOUBLIÉ, *en-dedans de la priſon.*

Après avoir joui ſous le plus beau rayon,
Je me vois ſous les clefs d'un horrible priſon;
A chaque pas, grand Dieu! je vois ma ſépulture,
Français êtes-vous ſourds aux cris de la nature?
Deſpotes rigoureux, crois-tu que tes amours,
Ont le droit d'enfermer des époux pour toujours,
Dois-je encore y penſer? femme dénaturée.
Si tu vis, vois l'effet de ton ame égarée?

SCÈNE VI.me

LOUBLIÉ, LARAMÉE.

LOUBLIÉ.

Eſt-ce toi Laramée?.... Eſt-tu ſeul dans la cour?

LARAMÉE.

Je ne vois que nous deux & la clarté du jour.
Heureux qui la verra peut-être dans une heure.

A part.

Pour un ſi bon humain quelle triſte demeure !

LOUBLIÉ.

Mon ami, je te cauſe ici bien du chagrin !

LARAMÉE.

Ce ſiège va bientôt changer notre deſtin.
Si la mort m'eût ôté ma trop dure exiſtence,
Je ne connaîtrais pas un traître & ſa vengeance.

LOUBLIÉ.

Tu redoubles ma peine ! Et moi voilà trente ans
Qu'on me prive de voir mes honnêtes parens.

LARAMÉE.

J'ai bien plaint votre ſort.

LOUBLIÉ.

Malheureuſe journée !
Où mon ſort m'a conduit dans ma plus belle année.
Le monſtre qui me tient eſt altéré de ſang.

LARAMÉE.

Il s'en repentira le poignard dans le flanc.
Voici le gouverneur.

LOUBLIÉ.

Évitons ſa préſence.

LARAMÉE, *rentrant.*

Ne vous ennuyez pas,

LOUBLIÉ, *rentrant en prison.*

Qu'il a de complaisance.

SCÈNE VII.

NÉRON, *seul.*

On me croit donc un cœur capable de trahir!
Cruelle incertitude! A qui dois-je obéir?
Faut-il que des brigands que chacun doit maudire,
Me causent du chagrin sans oser en rien dire?
Quant à l'obéissance, est-ce au Peuple? est-ce au roi?
S'il faut capituler ce sera malgré moi;
Je commande ce fort, & rien ne m'en empêche....
Cependant si l'on tente à monter à la brêche?.....
Mais enfin .... qu'ai-je à craindre en faisant mon devoir?
On ignore toujours ce qu'on voudrais savoir:
On sait que j'ai passé ma plus tendre jeunesse,
Au service d'un roi qui vraiment m'intéresse.

Avec beaucoup d'humeur.

Dans ce fatal moment je sens que mon courroux,
Va sur tous ces brigands porter les premiers coups.
Je ne me connais plus ....; je me livre à ma rage;
Je déteste le monde ..... & j'aime le carnage.....
Si j'avance trop près du malheur qui m'attend;
On meurt étant coupable, aussi bien qu'innocent.
On ne peut éviter un malheur qu'on ignore.

SCÈNE VIII.me

NÉRON, LARAMÉE, MARTIR.

LARAMÉE.

De grace! Rendons-nous!....

NÉRON.

Il n'est pas tems encore.

MARTIR.

Daignez nous écouter?

LARAMÉE, *à part.*

Qu'allons-nous devenir.

NÉRON.

Si vous parlez encore je vous ferai punir.

MARTIR.

Vous nous connaiſſez tous.... pour une fauſſe lettre ;
Eſt-ce à votre âge enfin qu'on doit ſe compromettre ?
Penſez à vos enfans....

NÉRON.

Ils me ſeignent le cœur !

MARTIR.

Reprenez devant nous votre riante humeur.
Daignez-donc, en ces lieux, un moment nous entendre?

NÉRON.

Ne connoiſſez-vous plus l'art de bien vous défendre ?
Sachez que nous aurons pour ce ſoir du renfort.
Ne vous occupez plus qu'à défendre ce fort.
Si quelqu'un d'entre-vous me paraît infidèle,
Je lui ferai ſubir la mort la plus cruelle.
Après avoir été l'élite de valeur,
Vous refuſez au roi d'être ſon défenſeur ?
Martir, écoute moi : dits à tes camarades,
de tirer ſur Paris deux ou trois canonades.

MARTIR.

De grace ! évitez-moi cette commiſſion.

NÉRON.

Ne me réplique pas, c'eſt mon intention.
Marchez.... ! obéiſſez... ! mon ame eſt irrité !
Voyons du haut des tours la terre enſenglantée !

LARAMÉE.

S'il vous reſtait encore un moment de bonté ?...

NÉRON.

Volez à votre poſte.... [*Laramée, Martir rentrent.*]

MARTIR.

Ah ! quel homme entêté !

NÉRON, *en rentrant.*

Que n'ai-je à mon pouvoir Jupiter & ſa foudre !

SCÈNE IX.me

LARAMÉE.

[*Ici Laramée & Martir traverſent la cour.*]

Il eſt tems, gardons-bien le magazin à poudre.

[*Ici on ſiège le fort à coups de canon.*]

SCÈNE X.

AJAX, COURAGEUX, VAILLANT, & le peuple armés de piques & de bâtons.

[*Une brêche ſe fait au fort.*]

AJAX, *entrant dans le fort.*

Citoyens... ! avançons..... de l'intrépidité !
La victoire eſt à nous; vive la liberté !
Mes amis ! la bonne heure eſt enfin arrivée ;
La ville eſt plus tranquille & la France eſt ſauvée.
Que tous les malheureux qui ſont dans ces cachots,
Jouiſſent avec nous du fruit de nos travaux !

[*Ici on va chercher Loubliée.*]

Soldats & citoyens, votre valeur fidèle,
Aſſûre à la patrie une loi moins cruelle,
En y joignant le prix de votre fermeté,
Vous ſerez le ſoutien de ſa félicité.

COURAGEUX.

O ! reſpectable Ajax ! puiſqu'il faut vous le dire,
Nous vous ſuivrons par-tout pour bouleverſer l'empire.

AJAX.

Je ne m'étonne pas d'un ſi juſte entretien,
Je reconnnais en vous un peuple citoyen.
Français aprochez-vous.... quel moment d'allégreſſe !
Je ne ſais à quel point vous prouver ma tendreſſe !
Le ciel a protégé notre extrême union,
Jurons d'être fidèle à notre Nation.
A la Holande enfin, nous déc'arons la guerre,
Cebras va lui répondre & l'autre à l'Angleterre.

La tête fixe, Soldats, à droite, alignement;
Écoutez-bien la fin de mon commandement:
Si jadis nos guerriers vivoient sans récompense,
Désormais la valeur ira sur la balance;
Que chaque citoyen annonce à l'univers,
Que la France aujourd'hui vient de briser ses fers.
Les armes à la main, Français! l'obéissance!
Aimons la liberté, mais sur-tout sans licence.

[*Ici on amène Loublié.*]

SCÈNE XI.me

LES PRÉCÉDENS, LOUBLIÉ.

VAILLANT.

Voyez une victime ici depuis trente ans!

LOUBLIÉ.

Je suis donc à la fin de mes crueles tourmens!
Permettez. . . ?

Ici Loublié veut se mettre à genoux.

AJAX.

Levez-vous; ce serait à votre âge,
Nous ôtter tous le prix d'un si bel avantage.

LOUBLIÉ.

O peuple belliqueux! que ne vous dois-je pas!
Souffrez que de mes pleurs j'en arrose vos pas!

COURAGEUX *le relève,*

Souffrez à notre tour de vous sécher les larmes?

LOUBLIÉ.

Souffrez-donc qu'avec vous je porte encore les armes?

AJAX.

Pour bien rétablir l'ordre & la tranquillité,
Voici pour notre bien ce que j'ai projetté:
J'eſpère à l'avenir que ce fort trop nuiſible,
Rendra par ſes débris le peuple plus ſenſible.
Après avoir parlé d'un peuple courageux,
ongeons a ſoulager les pauvres malheureux;
Établiſſons d'abord une bourſe commune
Et ne nous laiſſons pas tenter par la fortune.
Complettons notre armée; inſtruiſons nos ſoldats;
Marchons d'un pas égal ſans craindre le trépas,
De limmobilité .... ſi vous voulez me croire,
Voilà le vrai moyen pour gagner la victoire?
Que le plus fort lien de la fraternité,
Nous uniſſe en ce lieu pour une éternité!
Il nous faut de nouveau pour la choſe publique;
Célébrer la valeur de notre république;
Pour la tranquilité de nos repréſentans,
Ils nous faut déſormais immoler les tirans.
Si ce conſpirateur nous cauſe tant de peines.
Il nous reſte des bras & du ſang dans les veines.
Après avoir connu ſa noire trahiſon,
On a vu le départ de chaque bataillon.
Chaque ſoldat volait pour venger ſa patrie,
Chacun plaignait le ſort d'une mère chérie:
Connaiſſant qu'un tel chef par ſon ambition,
Avoit comme un tiran trahi ſa Nation:
L'ennemi pour ſon bien, & à qui rien n'échape,
S'eſt emparé d'abord des rives de la Scarpe,
Mais, bientôt un mortel venant du bord du Rhin;
Saura d'un beau pays regagner le terrain,
Et le commandement de ſa voix éclatante,
Va bientôt débloquer une ville importante.
C'eſt alors qu'on verra les vrais républicains,
Pourſuivre l'ennemi la bayonnette aux reins.

Ce beau drapeau volant nous conſerve la vie ;
Tout ſoldat le quittant n'aime point ſa patrie.
Sachez que ces Liégeois, connus de l'univers,
Vont combattre avec nous les auteurs de leurs fers.
Frères ! embraſſons-nous tous ? qu'une douce harmonie !
Grave dans tous les cœurs le beau jour qui nous lie !
Si nous voulons un jour achever nos travaux,
N'abandonnons jamais nos rangs ni nos drapeaux.
En ſuivant le ſentier que nous trace Bellonne,
Nous ſoutiendrons nos droits, ſans ſceptre ni couronne.

FIN.